

De l'autre côté du miroir : une lecture de la correspondance de Violette Leduc.

Mireille Brioude.

5 ... je vais peser un instant sur votre journée quand vous lirez ceci. Enfin cela est plus vrai, plus profond, plus vivace que cette lettre. Cela paralyse l'écriture. A Simone de Beauvoir, 31 décembre 1945.

Lorsque l'on a achevé le riche choix de lettres de Violette Leduc fait par Carlo Jansiti¹, on est partagé entre l'émotion et l'intérêt. Emotion d'avoir eu l'impression de toucher, là, au
10 cœur des sentiments de l'écrivain, d'avoir connu l'essence de cet amour dont elle a fait la matière de toute son œuvre : amour singulier et passionnel pour deux personnes : Jacques Guérin, Simone de Beauvoir. On succombe à la sensation de pouvoir connaître de l'intérieur une femme dont nous ne connaissions que l'œuvre publiée, comme si la lettre, de par son caractère à la fois hors de l'œuvre et ancré dans la vie, paraissait tout à coup plus vraie que la
15 littérature. A plusieurs reprises Violette Leduc évoque sa propre pratique épistolaire, son rôle essentiel qui consiste à déranger sans déranger vraiment le destinataire pour « peser un instant » dans sa vie. La lettre se veut ainsi parfois récit de voyage, détaillé, pittoresque. La lettre se veut d'autres fois longue, très longue, reprise plusieurs fois dans la même journée et cela plusieurs jours d'affilée : un véritable journal intime destiné à une personne aimée.
20 Multiple, épousant toutes les tonalités : amertume, passion, rancœurs et don de soi, la lettre pose alors plusieurs questions au lecteur comme elle en a posé à tout lecteur de correspondance d'un écrivain célèbre.

Nous tenterons d'analyser la correspondance de Violette Leduc en mettant en valeur le double positionnement du sujet écrivain. Il s'agit de déterminer la situation du Je épistolier par
25 rapport à sa propre œuvre littéraire, celle du Je dans son rapport au réel, c'est-à-dire dans son

¹ (1945-1972), éditions Gallimard, Les cahiers de la N.R.F., avril 2007.

rapport à une certaine inscription du réel dans le contexte d'échange particulier de la lettre. Réalité et écriture sont ainsi mises en perspective, sous un autre angle que celui de la création littéraire.

Est-ce à dire que la lettre n'est pas écriture ? Il serait faux de prétendre en effet avec
30 Violette Leduc qu'elle ne « fait pas de littérature » comme elle le dit, par exemple, à Jacques Guérin. Mais l'expression même de ce refus de la mise en forme nous force à prendre au sérieux la déclaration d'intention de Violette Leduc : la lettre est autre chose que de l'écriture littéraire.

Anna Jaubert, à propos des épistoliers du XVIII^e siècle² écrivait que la lettre est « une
35 pratique qui représente la manifestation stylistiquement surdéterminée d'une situation de communication ». Elle représente alors « un discours passeur vers la littérarité et non un genre littéraire proprement dit ». Cette analyse nous permet dans un premier temps de poser la distance entre la lettre et l'œuvre. La lettre-passeur est un excellent terme car elle est bien ce lieu par où passe la communication, l'appel affectif ou la volonté de dire le réel : passage lié à
40 la situation de communication elle-même ; La lettre est bien travaillée, surdéterminée par le style, mais dont la recherche du style n'en constitue pas l'enjeu. La lettre a donc pour fonction de définir l'œuvre littéraire comme stylisation du réel et des affects.

Alors, peut-on dire que la lettre est, selon l'expression de Bruno Blanckeman au sujet de la correspondance de Marguerite Yourcenar, le « laboratoire de l'œuvre » ?³ L'aspect
45 « expérimental » s'il paraît dans certains « morceaux de bravoure » comme l'évocation de la mort de Van Gogh⁴ ou la description des tableaux de Toulouse-Lautrec⁵, n'en demeure pas moins beaucoup moins apparent que dans les lettres de Yourcenar qui se consacrent souvent à

² Anna Jaubert : « de l'écriture de soi à la littérisation, l'enjeu du style » in : *L'épistolaire au féminin*, actes du colloque de Cerisy-la-salle, Presses universitaires de Caen, 2003.

³ *Op. Cit* : « L'enseigne et le laboratoire : Marguerite Yourcenar épistolière ».

⁴ Voir p. 77 : Van Gogh est appelé « génie, martyr et saint » termes qui ne vont pas sans préfigurer le titre d'un certain ouvrage consacré à Jean Genet...

⁵ A Simone de Beauvoir, pp. 187-190.

l'éclaircissement, au contexte de création de ses romans et de son autobiographie. Il y a bien sûr chez Leduc des références fréquentes à son œuvre et surtout aux soucis liés à la publication de celle-ci. Mais le « laboratoire » est, quant à lui, désigné explicitement comme un lieu dans les lettres et dans les livres : c'est le « réduit » rue Paul-Bert, avec son inconfort et ses exigences de propreté...

C'est là que nous touchons au paradoxe : le réel se manifeste dans le quotidien le plus astreignant, ce « ménage » longuement évoqué pour Beauvoir. Des lettres évoquent les gestes répétitifs et en apparence stériles. Or parallèlement, dans l'œuvre autobiographique, l'auteure reprend l'évocation de ces gestes en leur donnant du sens, celui d'une quête de l'inspiration et du style.

Ainsi la lettre n'est-elle pas et ne peut-elle être tout à fait un laboratoire d'écriture, pas plus qu'un exercice de style. Mais en même temps elle exige une lecture qui se souvient de l'œuvre et dont elle est l'infidèle écho.

Nous évoquerons deux aspects des lettres de Leduc sous l'angle du rapport entre l'œuvre littéraire désignée et, de l'autre côté du miroir, sous l'angle des passages « écrits » au sens où ils se désignent clairement comme morceaux destinés à être perçus comme tels par le destinataire.

Au-delà de ce rapport se tisse le lien que nous aborderons dans une deuxième partie entre l'écriture épistolaire et le réel, représenté par les aspects souvent confondus du ménage quotidien et de l'argent, aboutissant à une métamorphose du destinataire de témoin bienveillant en inquisiteur malgré lui.

Mais nous ne pourrions pas conclure cette étude sans mettre l'accent sur ce qui est véhiculé dans ces lettres, sur ce qui y est investi comme charge affective et dont l'argent ou la culture partagés avec le destinataire aimé ne sont que des vecteurs sublimant un insatiable besoin d'attention et d'amour.

1^o partie : La lettre écho de l'œuvre :

75

On peut être surpris de constater d'abord que le destinataire privilégié auquel Leduc parle de son activité créatrice, n'est pas, justement pas, l'une des deux personnes qui président à son œuvre : Guérin ou Beauvoir. C'est au jeune lecteur Georges qu'elle confie en décembre

80 1947 :

« Vous verrez quel rôle tenait dans ma solitude le réduit que j'ai quitté. (il s'agit, précise en note Carlo Jansiti, d'un journal consacré à sa passion pour Jacques, mais qui restera à l'état d'ébauche). Vous le verrez dans mon prochain livre. Ensuite j'ai terminé cette « Affamée » dont paraissent de gros extraits dans *Les Temps Modernes* de novembre et de décembre. Mes phrases sont trop courtes et j'abuse des métaphores. Il faut que j'abandonne ce style haletant dans mon troisième livre. » (Il s'agit de *Ravages*.)⁶

85

Cet exemple montre comment peut s'inscrire dans la lettre l'œuvre en train de se faire, avec des indications qui constituent, par ailleurs, une aubaine pour la critique. Pourtant il s'agit en fait d'un sujet relativement peu abordé, à l'échelle de l'ensemble des lettres publiées. On ne peut alors voir, dans ces remarques destinées à séduire leur destinataire, la manifestation d'un travail critique sur soi, comme pouvait l'exercer systématiquement Marguerite Yourcenar. Nous verrons que les livres publiés, non sans mal, tout au long de la vie de notre écrivaine apparaissent étrangement dans ses lettres sous un aspect mercantile en même temps que sous un angle objectif : ils sont une source de revenus autant que de fierté : le livre dans la lettre

90

95 vaut le prix du travail.

Deux lettres soulignent explicitement les effets de la censure, du remaniement, qui, on le sait, furent un des principaux problèmes rencontrés par Violette Leduc : au moment de la publication de *Ravages*, elle écrit à Simone de Beauvoir :

100 « Tel quel, mon manuscrit est refusé. Lemarchand me l'a rendu. Il a été très net et très ferme. Voici ce qu'il m'a dit : il faut enlever Isabelle-Thérèse mais il n'est pas question de publier ce récit sous le manteau

⁶ p. 64

chez Gallimard.[...] J'étais brisée. Maintenant j'ai une forte grippe et je ne suis pas certaine d'être guérie mardi.⁷ »

L'épisode de la censure de *Ravages* est longuement évoqué dans *La Chasse à l'Amour* et est un fait bien connu de la critique. Moins connu mais tout aussi réel est le rôle ambigu de Simone de Beauvoir, conseillant souvent des coupures dans les manuscrits de Leduc. L'ombre d'une révolte perce dans cette lettre d'avril 1961, à propos du texte qui deviendra *La Bâtarde* et qui fut d'abord publié sous forme d'extraits dans *Les Temps Modernes* :

« J'ai décidé ceci et je m'y tiendrai : je veux bien supprimer la moitié du texte mais je n'enlèverai pas la première page et je n'enlèverai pas les détails. Si c'est trop littéraire, si je me trompe, tant pis. Nous avons travaillé ce texte ensemble, c'est suffisant. Je ne comprends plus : vous aimiez le retour d'Hermine, ce qu'elle demande après ma promenade sur les boulevards. J'avais réécrit la scène sur vos suggestions. A force de changements, même pour son avantage, ce texte me ferait l'effet d'un mollusque.[...] Je vous le redis : je veux bien couper mais je ne veux plus modifier dans le détail. Et s'il ne convient pas aux *Temps Modernes*, je vous affirme que je n'en ferai pas un drame.⁸ »

Les lettres nous donnent ceci : une écrivaine sûre d'elle qui refuse au nom d'un certain idéal littéraire de se laisser trop influencer.

Certains moments de sa vie, pourtant, sont éclairés par les lettres davantage que par l'œuvre. On y apprend par exemple que l'avortement constitue l'un des regrets de la vie de Violette Leduc. Monique Lange lira en avril 1959 :

« J'ai aimé « Marc » quand il ne m'aimait plus, j'ai eu un enfant de lui, je l'ai supprimé dans mon ventre, maintenant je le regrette souvent. J'ai désiré un autre enfant avec un autre homme. Cet homme vit et c'était impossible.⁹ »

On est frappé par le langage allusif, les raccourcis qui mettent au même plan l'enfant et l'homme désirés et perdus. On est frappés aussi de l'usage, quasi systématique dans les lettres, du prénom « Marc » celui du livre *Ravages*, choisi de préférence à Jacques (Mercier), l'époux dans la vie. Le livre devient la référence commune des deux actrices de l'échange épistolaire et implicitement la lettre confère à l'œuvre une sorte d'authenticité. Pourtant c'est bien la lettre qui nous apprend que le fier renoncement à l'enfant (on se souvient de la déclaration dans l'autobiographie : « un enfant grandit et il nous quitte ») masque un profond

⁷ p. 248, mai 1954.

⁸ p. 363.

⁹ p. 351.

regret. L'épisode du nourrisson malade sauvé par Violette, sept ans auparavant, est à ce titre l'objet d'une des lettres les plus drôles et les plus effrayantes du recueil ! (10 mars 1950).¹⁰

135 Par « écho de l'œuvre » entendons donc le procédé complexe d'inscription des ouvrages écrits par Violette Leduc. Trois aspects sont évidents : les références aux ouvrages (à ce titre les dénominations génériques telles que le terme « journal-suite » appliqué à *l'Affamée* sont intéressantes), la chronique de leur publication et de leur vente, et enfin les thèmes développés (argent, amour, vie quotidienne), offrant au lecteur une « garantie » de
140 sincérité, en marge de la recherche stylistique exigée par le livre.

Pourtant c'est la question du style qui témoigne au plus haut point de l'ambivalence de la lettre, qui peut hésiter entre jugement esthétique et déclaration amoureuse, entre chronique d'une vie culturelle parisienne et dédicace. Leduc écrit à Beauvoir:

145 « Je suis allée avec vous à l'Orangerie. » (l'exposition était consacrée à Toulouse-Lautrec) « Oui, les dessins sont très, très supérieurs aux peintures mais j'aime Carmen, la tête aux mèches rousses, au buste noir [...] Les *Deux femmes valsant* m'ont bouleversée [...] Ce regard de l'aînée en redingote ... [...] C'est un souvenir, je vous l'offre. Rangez-le. C'est un souvenir de prix. Ce sont les directrices de la pension d'*Olivia*. (Il s'agit du film de Jacqueline Audry, sorti en 1951) La soudure des deux corps habillés est parfaite.. Lautrec m'attendait à l'Orangerie avec les deux directrices d'*Olivia*. J'ai acheté la même
150 reproduction pour ma chambre. Ces valseuses sont peut-être des anglaises.¹¹ »

Au-delà de ce qui est signifié directement par Leduc à Beauvoir par ce don d'une reproduction, une relation amoureuse fantasmatique, nous avons l'inscription de l'œuvre dans la lettre avec l'évidence du couple Thérèse et Isabelle, retrouvé dans l'intertextualité du film,
155 *Olivia*, ainsi que dans le dessin de Toulouse-Lautrec, qui se plaisait dans la thématique des « deux amies ».

La situation spécifique de communication établie dans et par la lettre offre alors un écho de l'œuvre ouvert sur les manifestations artistiques d'une époque : Thérèse et Isabelle sortent de leur huis-clos et la littérature se fondent avec la vie. Donc, s'il y a bien ambiguïté
160 de la lettre c'est dans le sens d'une transgression des genres littéraires et d'un travail de ceux-ci à l'intérieur même de la forme épistolaire. C'est aussi dans le sens d'une plus grande

¹⁰ p. 156.

¹¹ pp. 187-191, novembre 1951.

perméabilité entre l'œuvre et la vie, entre les écritures, épistolaires comme littéraires, et le vécu.

La lettre, journal intime.

165 Les critiques de l'épistolarité s'accordent à dire que la lettre est conçue en marge de l'œuvre, tout comme le journal intime est une forme périlittéraire dont le but premier, même si cela se produit souvent, n'est pas la publication. Beaucoup d'écrivains sont d'ailleurs aussi prolifiques en tant qu'épistoliers qu'en tant que diaristes. Bien souvent les deux genres se trouvent réunis lorsque la correspondance est une compensation du manque lié à l'absence.

170 Beauvoir correspondra avec Nelson Algren¹² pendant autant d'années que Violette Leduc et, bien souvent, ses lettres sont une chronique intime et un reflet fidèle des préoccupations de l'écrivaine. A ce titre un double parallèle peut s'établir d'une part entre les lettres de Beauvoir et sa longue entreprise autobiographique, d'autre part entre les lettres de Leduc et son œuvre. Parfois les lignes se rejoignent, les allusions destinées à l'être aimé se transformant en

175 « récit » littéraire dans l'autobiographie. Mais ce qui est plus rare c'est la transformation de la lettre en journal intime. Cette évolution est patente lors des lettres écrites en voyage. Les lettres deviennent le lieu de descriptions, de portraits, elles sont journal intime, carnet de notes (mais toujours dédié à une personne) et préfiguration d'une œuvre : on pense à *Trésors à Prendre*, un récit d'un voyage en Auvergne publié en 1960.

180 Le 24 juillet 1954 Violette est à Anvers et écrit à Jacques Guérin :

185 « **Quel joli endroit pour donner des nouvelles : je suis assise sur le canapé en pierre dans le jardin de Rubens. Tout ici m'enchanté et surtout et avant tout l'arc de triomphe et les proportions idéales des deux statues. Quel faste ramassé... Il fait gris et doux (le ciel du nord est soucieux même quand il est bleu)...** » Elle raconte par le menu sa visite de Malines et son arrivée à Anvers, tout comme elle racontera son arrivée à Ibiza et ses séjours en Italie (juin-juillet 1953)¹³.

Un autre aspect, plus sombre, du journal intime est la chronique du manque, de l'absence, dont on trouve la forme la plus tragique dans *l'Affamée*. Entre le 1^o et le 8 janvier 1954 la

¹² *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique, 1947-1964* / Simone de Beauvoir ; texte établi, trad. de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1999.

¹³ pp. 251-253.

même lettre à Jacques se poursuit, du samedi soir onze heures au vendredi matin, reprise huit
 190 fois à des intervalles de douze heures à peine. Ce qui fait dire à l'auteure : « mes lettres sont
 aussi une gazette intime.¹⁴ » L'Autre devient selon l'expression d'Anne Chamayou « l'Autre
 interne »¹⁵. Ceci ne veut pas dire que le destinataire est nié, oublié : il devient simplement le
 témoin privilégié des pensées intimes de celle qui écrit, contraint de se plier à ce rôle
 dangereux. Guérin comme Beauvoir sont les destinataires privilégiés de ce journal intime et
 195 ils sont également les témoins « obligés » au sens fort et religieux du terme¹⁶) d'un geste
 d'écriture radical, profondément original, de Violette Leduc : la consignation des actes
 quotidiens.

2° partie : La lettre et le réel : de la prise à témoin au délire paranoïaque.

La vie matérielle

200 C'est d'abord Simone de Beauvoir qui est investie de ce rôle tutélaire de témoin de
 l'existence de Violette. Existence qui se veut, se montre, misérable et vulgaire, occupée à des
 tâches de nettoyage, peut-être par contraste avec l'intellectuelle à qui elle s'adresse dont nous
 n'avons que peu de témoignages, il est vrai, sur les pratiques ménagères :

205 « Voici une de mes matinées parmi les autres : « je glisse un journal sous les pieds du poêle, je sors le tiroir
 que je vide sur le journal, je trie les escarbilles, je soulève le gril, je trie encore dans un nuage de
 poussière. Je vide ce journal dans la poubelle qui est à la cuisine. Je déchire des vieux journaux, du carton,
 je bourre ce poêle, je le garnis de petit bois, je l'époussette. Je l'allumerai plus tard. C'est au tour du lit. Je
 cache l'édredon jaune, l'oreiller sur un rayon dans la penderie. Je dresse l'enveloppe de velours marron
 210 sur le divan, je la brosse, je brosse et dispose les coussins contre le mur (j'enlève le matelas, je tourne le
 matelas tous les huit jours.) Je vais à la cuisine, je verse l'eau qui a bouilli sur une pincée de thé et je bois
 vite cette eau sale en mangeant un croûton de pain, debout, les mains noires. La chambre, les objets sont
 couverts de poussière après le vidage du poêle. Je brosse le fauteuil, j'ouvre la radio, je balaie. Je brosse
 toujours avec la brosse de chien les fentes du parquet. Je frotte avec mon pied le parquet, je fais
 glisser sur lui un vieux pull-over bleu roi déchiré. Je nettoie spécialement, tous les jours, le cadre de vos
 215 trois photographies devant ma table. J'époussette tous les objets, je les replace. Je fais le ménage d'une
 église, je replace les choses sur les autels.

Onze heures et demie du soir. Je nettoie ensuite la pièce vide, l'entrée.. Je fais les courses. Je ne suis pas
 réelle pour moi, ni pour les autres. Un cloporte... » (16 mars 1950)¹⁷

¹⁴ p. 233.

¹⁵ *Les lettres ou la règle du Je*. Etudes réunies par Anne CHAMAYOU, CRELID, Cahiers scientifiques de
 l'université d'Artois, 1999

¹⁶ Cf les quatre principes structurant le geste épistolaire, dont l'un est celui du lien d'obligation. Op. cit,
 introduction.

¹⁷ p. 162.

220 Cette longue évocation peut se comprendre de plusieurs manières : Beauvoir est
absente, en voyage. Violette Leduc écrit dans l'attente, dans la solitude. Ces gestes du
quotidien sont une façon de dire le vide d'une existence toute entière tournée vers le seul
soutien moral qui compte pour elle. Mais une telle interprétation laisserait supposer que les
gestes ménagers sont « vides » de signification : or ils portent avec eux ce qui fait le quotidien
225 de générations de femmes ; imaginerait-on un homme décrire par le menu ses activités
ménagères ? Loin d'être insignifiantes, elles sont, pour l'écrivaine qu'est Leduc, un temps de
réflexion, de repos dans la pratique de l'écriture, et, plus encore, un succédané de celle-ci. Là
encore nous retrouvons l'écho de *La Folie en Tête* :

230 « La littérature c'est : prendre le sac en moleskine pendu au clou, partir « aux commissions », sentir à
travers mon gant de laine la présence de mon porte-monnaie usée, traverser la rue, vérifier si les patrons
du café *La Mandoline* sont à leur comptoir, pousser une pointe jusqu'aux laines du Pingouin... Un paquet
de Lux, un paquet d'Omo, pendant que j'y suis une éponge métallique...¹⁸ »

La propreté, les courses, le ménage : autant d'activité para littéraires... qui ne demandent qu'à
235 s'insérer plaisamment dans le texte épistolaire puis dans le texte littéraire, en contrepoint aux
vertueuses recherches d'inspiration des bords de l'océan...

Marguerite Duras, dans *la Vie Matérielle*,¹⁹ ouvrage pour lequel nous avons supposé un
possible héritage de Leduc mais qui se livre à des confidences nettement plus abstraites, nous
offre pourtant la liste des ingrédients indispensables à l'équipement de la maison de
240 Neauphle : quatre colonnes où sont listés sel fin et chatterton, en passant par les
indispensables produits de nettoyage...

La « vie matérielle » est bien pour une femme écrivain un thème digne d'être offert à ses
contemporains.

¹⁸ *La Folie en tête*, Gallimard, l'Imaginaire, p. 237-239.

¹⁹ P.O.L éditeur, 1987, p. 57.

Trois ans après, nous retrouvons dans une lettre de Leduc destinée à Jacques Guérin
 245 une autre forme de confiance prosaïque, davantage empreinte de demande affective : la crise
 des années 1956 approche, le désarroi de Violette Leduc semble à son comble :

250 « ce matin je vous ai écrit une très longue lettre en pensée, rapide, touffue, spontanée, sans ponctuation. Je
 vous l'écrivais pendant que je secouais les carpettes, pendant que je lavais les épinards, oui, encore les
 épinards, pendant que je nettoyait la cuisine (pourquoi passerais-je sous silence mes travaux puisque c'est
 aussi mon quotidien, puisque vous le savez. J'avoue que je néglige l'appartement, que je suis plus proche
 de la saleté que de la propreté : la poussière m'ennuie, je me détache de la rue Paul-Bert, de l'immeuble,
 de l'appartement.²⁰ »

Le thème du ménage semble le révélateur de l'état mental de Violette : la propreté
 255 comme la saleté sont pour elle un signe, un marqueur de sa santé mentale. Négliger son
 appartement devient se négliger, sombrer dans le désespoir. L'abandon de son « intérieur »,
 la poussière, le désordre deviennent également, et c'est cela que nous retiendrons, reflet de la
 lettre elle-même : écrire spontanément, refuser la « littérature » : à maintes reprises Leduc
 revendique cette spontanéité ambiguë, tantôt signe de son tourment, tantôt marque de sa plus
 260 profonde sincérité. Le style, comme la propreté, sont des artifices.

La Folie en tête

Violette sombrera : En 1956 Beauvoir reçoit des lettres alarmantes, qui la pousseront à
 conseiller à Leduc une cure de sommeil. Le réduit est devenu un enfer, non plus un refuge :
 des êtres s'introduisent dans l'appartement. A brûle-pourpoint, sans aucune transition avec ce
 265 qui précède, elle confie à Beauvoir :

« Je continue de le soutenir : on vient chez moi. Il y a quelques jours, samedi, dans le tiroir du buffet de la
 salle à manger, j'ai retrouvé (alors qu'il n'y était pas) un porte-étiquette de valise avec l'adresse de Laigle
 et de la Ferté-Frênel où j'allais et je venais avec mes valises de victuailles, beurre et œufs...²¹ »

270 Laigle, le marché noir, Sachs, les juifs, la guerre : le quotidien est maintenant émaillé
 de signes qui renvoient à des blessures et une intense culpabilité. La lettre fait du destinataire
 bienveillant un juge impitoyable. Dans *la Folie en tête* on assiste à l'incroyable réminiscence
 de ce délire autour de l'intrusion, Jacques étant devenu le « vampire au plafond », émissaire

²⁰ p. 213.

²¹ p. 299

d'une or-ga-ni-sa-tion, comme elle l'écrit en décomposant les syllabes.²² De la lettre au livre,
 275 le réel est réinvesti du sens que lui donne le délire.

L'argent et la chair

Deux autres aspects symboliques de la correspondance de Violette Leduc, appréhendée dans le double rapport au réel et à autrui nous frappent, en contraste avec l'image du « Je » qui nous était présentée dans l'autobiographie. Comme l'écrivait Yourcenar,
 280 dans une lettre citée par B. Blanckeman, il existe deux « réalités de base », « l'argent et la chair ».²³ L'argent est particulièrement présent dans les lettres de Leduc. Elle éprouve par exemple de faire pour Simone de Beauvoir, en qui elle a toute confiance, le « point » sur ses économies :

285 « Jacques ne me donne pas d'argent. Hors de ma mensualité je ne reçois rien. Je vous l'ai dit : après avoir vendu des bons d'électricité (argent gagné au marché noir) avec de grosses pertes, j'ai acheté sur son conseil seize actions Perrier (qui valaient huit mille francs chaque)... Yves Lévy non plus ne me donne rien... Quant à François Reichenbach, je vous ai dit chaque fois ses gentilleses...²⁴ »

L'argent paraît sous le double aspect du manque et de ce qui est susceptible d'être réclamé.
 290 Jacques surtout apparaît au fil des lettres, c'est-à-dire au fil de la dégradation de leur relation comme celui dont on attend des cadeaux, manteau, petit électrophone français, bijoux. Il est surtout celui qui a donné à Violette Leduc des acomptes importants pour la vente de ses livres. Pourtant il devient celui « qui ne donne plus ». Les deux amis se sépareront à la suite de malentendus financiers entre lui Violette Leduc et Simone de Beauvoir, malentendus
 295 largement entretenus par l'intéressée. On s'étonne à notre époque d'individualisme et de pudeur sur cette question, de l'audace de celle qui n'hésite pas à demander, à quémander, selon ses propres termes. Question d'époque peut-être, en cette période des « Trente Glorieuses » alors que l'indigence des artistes faisait « bohème » et que la crise n'était pas encore là.

²² FT, p. 267.

²³ *L'épistolaire au féminin*, Op. cit. Conclusion de l'article.

²⁴ p. 278.

300 Au-delà de ces considérations sociales, Leduc, qui a commencé et vite interrompu d'ailleurs, une psychanalyse, sait que l'argent est le vecteur affectif par excellence. Jacques doit payer... le fait qu'il ne peut lui donner de l'amour. On a l'écho, amplifié, de ces lettres-réclamations dans de longs passages de *La Folie en tête*, dont nous donnons un bref extrait, révélateur :

305 « - Je suis venue chercher mes cent mille francs, dis-je sans préambule.
 Une ombre passa sur le visage de Jacques. Déjà, il se dominait.
 - Bien sûr, dit-il. Vous préférez un chèque ou des billets ?
 - Des billets.
 La secrétaire revenait. Son allure de provinciale démodée m'enchantait.
 - Vous m'apporterez 100 000 francs, lui dit-il. Des petits billets ? Me demanda-t-il.
 310 - Des petits billets. »²⁵

Argent et chair, chair insatisfaite, argent insuffisant. Jusqu'au succès de *la Bâtarde* en 1964 il est vrai, l'argent manque. Au moment de l'achat de la maison de Faucon, Violette se plaint à Beauvoir du prix qui en est demandé. Mais jamais elle ne réclamera directement, du moins dans le choix des lettres que nous avons, de l'argent à Simone de Beauvoir. Pourtant l'épisode, cocasse avec du recul, de la « commission » prise sur le prix d'un fauteuil est révélateur aussi de l'obsession du larcin chez Leduc. Elle s'est octroyé une coquette somme sur le prix d'un fauteuil qu'elle était chargée d'acheter pour Simone de Beauvoir. Elle avoue aussi, dans une autre lettre, avoir volé quelque chose dans une malle ayant appartenu à
 320 Sachs.²⁶ Enfin les bénéfices effectués au marché noir lui procurent une satisfaction non dénuée de culpabilité.

Les livres eux-mêmes sont monnaie affective. La relation des années 1948-1949 avec les jeunes Alain et Georges passe par un intense échange de livres, d'où émerge par exemple *l'Amour fou* d'André Breton. Jusqu'à la fin de sa vie, Violette Leduc lira les livres que lui
 325 recommande Beauvoir, partagera avec elle un engouement pour le cinéma. *Les Abysses*, de Nico Papatakis notamment, ou encore comme nous l'avons vu, *Olivia* de Jacqueline Audry, et bien d'autres, tous cités dans les lettres. Il faudrait, en outre, consacrer un article entier à l'impressionnante culture musicale de Violette Leduc qui avoue ne pas pouvoir vivre sans la

²⁵ FT, p. 265.

²⁶ pp. 330-331 : « gagner de l'argent était mon obsession » confie-t-elle à Beauvoir dans la même lettre, en 1957.

musique. Il ne s'agit pas d'une simple métaphore : là où l'argent circule (ou ne circule pas) là où la culture se fait commune, là où la lettre qui mentionne ces échanges se fait véhicule des affects, gît l'essence de la correspondance, son caractère résolument différent de la littérature.

Conclusion : L'amour fou

Quant à l'amour, le centre de la vie de bien des écrivains mais plus encore de ceux et celles qui n'ont pu s'accomplir dans ce sens, il est bien présent dans les lettres, et paraît souligné avec le plus de sincérité. C'est sans doute cela aussi qui paraît « juste » aux yeux du lecteur, de la lectrice : cet amour n'est pas feint, il est dit, sans cesse et simplement. Nombreuses sont les très belles lettres à Jacques Guérin et Simone de Beauvoir.

« Cela me donne du courage d'entreprendre cette correspondance, de vous l'envoyer. Je vous parlerai de vendredi dernier en essayant de ne pas radoter. Je vous en parlerai franchement. [elle rappelle l'état d'émotion dans lequel elle se trouvait, invitée à une heure dont elle n'avait pas coutume à la rhumerie et en présence d'étrangers.] Il y avait des nuits et des jours que j'avais décidé d'embrasser votre main dans le taxi, d'exploiter ainsi ce que vous m'aviez confié. Et je l'ai fait avec lâcheté pendant que vous indiquez le chemin au chauffeur, pendant que vous n'étiez pas tout à fait libre... Après ce geste que j'ai eu j'ai plongé jusqu'au fond du gouffre de ma chasteté forcée. Je ne savais pas que c'était un si grand gouffre.²⁷ »

Une mise au point, se fait là : c'est une des principales fonctions de toute lettre. Ainsi procède-t-elle envers Jacques :

18 décembre 1953 : « Vous vous dites : elle m'écrit pour ne me parler que d'elle. Non Jacques. Je passerais des jours et des nuits à vous questionner sur vous-même mais c'est impossible puisque tout de vous est ailleurs.²⁸ »

Un an plus tard elle ose lui écrire :

« Oui je regardai un beau front légèrement bruni (Jacques était assis à côté d'elle) et je traversais l'enfer. La soif, la faim, le manque d'argent ne sont rien auprès des privations imposées par l'amour. »²⁹

La pudeur extrême se mêle à l'audace de l'aveu. Une seule fois seulement et Carlo Jansiti souligne que c'est un fait unique dans la correspondance de Leduc, celle-ci tutoiera Simone de Beauvoir en l'appelant « mon amour »³⁰.

²⁷ A Simone de Beauvoir, 5 mars 1950, p. 147.

²⁸ p. 210

²⁹ p. 235, 20 janvier 1954.

³⁰ p. 161.

360 La maladie, la solitude envahissent peu à peu le quotidien de Violette Leduc, qui vit retirée à Faucon à partir de la fin des années soixante. La souffrance, les examens médicaux, le corps occupent l'essentiel de ses dernières lettres :

365 « Je sais que vous pourriez me dire que je vous écris lorsque je suis désespérée, surtout quand je suis désespérée. C'est vrai et je suis fort désespérée. Mon inquiétude pour mon sein (aujourd'hui j'ai des élancements, il est dur, c'est rouge autour du bout du sein, oui, je dis tout), toutes les démarches pur me soigner, les distances dans Paris, la fatigue avant, après, l'animosité que je subis dehors, la peur de mourir avant d'avoir fini mon livre, toutes ces heures pendant lesquelles je ne peux pas travailler, le temps que j'ai déjà perdu à Paris avec ma santé.³¹ »

370 Là encore il s'agit d'amour, dans cette (presque ultime) confidence à la personne qu'elle a le plus aimée, celle à qui elle a pu « dire tout ».

La correspondance de Violette Leduc est cet aveu écrit, cette confession murmurée à l'autre pour peser un instant sur une journée, et qui confère à nos yeux, lecteur, lectrices, tout son poids de gravité et d'émotion à l'œuvre entière.

375

380

³¹ p. 413. A. Simone de Beauvoir, Paris, février-mars 1966.